

Introduction à la linguistique générale

Lorsqu'on se livre à un travail exégétique, on fait appel à diverses disciplines annexes, comme l'histoire ou l'archéologie par exemple. Il est une discipline à laquelle on a rarement fait appel, jusqu'à une époque très récente, la linguistique générale. Pourtant, la matière première de l'exégète est le langage. S'il est une science à laquelle l'exégète devrait faire appel en premier lieu, c'est donc bien celle qui a pour objet le langage et son fonctionnement, la linguistique générale.

Nous travaillons avec le langage et sur le langage un peu comme je regarde à travers mes lunettes : sans elles, je ne vois pas grand-chose, mais, lorsque je vois à travers elles et grâce à elles, je ne les vois pas et j'oublie leur présence. Ou bien nous sommes comme M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir : nous faisons de la linguistique sans nous en rendre compte.

En outre, le langage nous est tellement familier, puisque nous l'utilisons constamment sans nous poser de questions à son sujet, que nous croyons savoir comment il fonctionne. Fort de notre expérience quotidienne du langage, nous travaillons sur l'hébreu et le grec sans réfléchir au pourquoi ou à la légitimité de ce que nous faisons.

Or le langage est un phénomène complexe, souvent surprenant, et bien de nos idées reçues sur son fonctionnement ne résistent pas à l'observation des faits. E. Nida déclare que le langage est « le domaine du comportement humain structuré de la manière la plus compliquée et auquel on prête le moins attention de manière consciente¹ ».

1. « Implications », p. 78.

Sa complexité commence à nous apparaître lorsque nous pratiquons une langue étrangère vivante. Les linguistes, qui sont généralement des étudiants des langues avant d'être des théoriciens du langage, ont mis au jour les faits du langage et de son fonctionnement, ils en ont donné des formulations et en ont tiré des conséquences qui remettent en question nos impressions naïves sur ce fonctionnement.

Qu'on me permette de faire part ici de ma propre expérience. Lorsque j'ai commencé mes études de théologie, on m'a enseigné qu'un mot avait un sens précis, qu'il fallait, dans une traduction, rendre autant que possible toujours le même mot hébreu ou grec par le même mot français. On m'a aussi inculqué que, si un mot a des sens divers, il a au moins un sens fondamental qui se retrouve dans tous les cas, un dénominateur commun à tous ses sens. On m'a encore appris que certains mots hébreux ou grecs ont une telle richesse de signification qu'ils sont intraduisibles en français, ou encore que deux formes différentes, par exemple deux mots proches, ou bien deux formes grammaticales, par exemple deux formes verbales, impliquent nécessairement une différence de sens. L'exégèse consistait alors à analyser chaque mot du texte pour en extraire jusqu'à la moindre parcelle de sens possible comme on presse un citron jusqu'à la dernière goutte. La concordance devait venir au secours de l'exégète pour lui révéler toute la richesse du sens des mots. L'exégèse se réduisait d'ailleurs souvent à l'étude des mots du texte, le mot étant ainsi considéré, en pratique tout du moins, comme la seule unité porteuse de sens. Autre idée reçue, la langue était censée refléter la mentalité du groupe qui la parle. On pouvait ainsi déduire de la structure et des modes d'expression de la langue hébraïque, ainsi que de la langue grecque, la mentalité des auteurs bibliques.

Par la suite, j'ai poursuivi mes études aux États-Unis. Dès le premier semestre, j'ai pu participer à un cours d'exégèse sur l'épître aux Galates, enseigné par Moisés Silva qui a depuis écrit un livre sur la sémantique du grec du Nouveau Testament. Pour valider ce cours, j'ai dû faire un devoir d'exégèse sur une péricope de l'épître. Cela a été pour moi l'occasion d'une bonne douche froide. En effet, comme on me l'avait auparavant enseigné, j'avais pris soin de relever systématiquement les aoristes et les présents du texte, en notant que les premiers indiquaient une action ponctuelle, et les seconds une action continue, durative ou répétée. Tout aussi systématiquement, le professeur a rayé de rouge tous ces commentaires en mettant à chaque fois un « *No!* » dans la marge...

Au second semestre, j'ai suivi un cours d'herméneutique avec Vern Poythress, autre professeur versé dans les sciences du langage. Cela m'a permis de comprendre le pourquoi de la correction du devoir sur l'épître aux Galates. Cela a surtout révolutionné ma conception du fonctionnement du langage et ma pratique exégétique. Cet ouvrage montrera comment.

À titre d'illustration du présent propos, nous reprendrons maintenant un exemple donné par M. Silva, en l'adaptant au français².

Imaginons que nous nous trouvions aux environs de l'an 2840. Le plus puissant des États se trouve désormais situé sur un très large territoire d'Afrique centrale. La vieille Europe et les États-Unis n'existent plus depuis des siècles, détruits par une catastrophe majeure en 2122. Plus personne ne parle le français, et il ne subsiste plus grand-chose de la riche littérature produite en cette langue. Des archéologues fouillant le territoire français viennent de découvrir un petit texte, bien préservé, que l'on peut dater, avec un bon degré de certitude, de la fin du XX^e siècle. En voici le contenu :

Sylviane, qui en avait assez de l'image charmeuse qu'elle donnait d'elle-même, s'embarqua dans un nouveau projet. Elle désirait désormais se cultiver, améliorer ses performances en termes de prise de parole, et se conformer à certaines règles de l'étiquette. Par-dessus tout, elle voulait se consacrer à des causes charitables. C'est pourquoi elle offrit ses services au centre hospitalier local qui recherchait des volontaires pour apporter du réconfort aux patients en phase terminale, parmi lesquels un bon nombre souffraient considérablement depuis longtemps. Les semaines passaient à toute vitesse. Un jour, alors qu'elle était assise à la cafétéria en train de parler avec son chef de service, un inconnu l'aborda et lui dit : « C'est vous qui étiez là hier. N'avez-vous pas vu mon parapluie ? » Elle répondit : « Non ce n'est pas moi ; je ne suis pas venue hier, c'était mon jour de congé. » Son supérieur l'interrogea alors : « Qu'étiez-vous en train de faire hier à cette heure-ci ? » Elle lui dit : « Hier ? J'ai repeint ma cuisine ».

Les archéologues connaissent juste assez de français pour se rendre compte qu'ils ont fait là une découverte importante qui mérite de faire l'objet d'une étude sérieuse et approfondie. Ils confient donc ce texte à l'un des plus grands spécialistes de la littérature européenne dans leur pays. Celui-ci rédige alors

2. *God, Language and Scripture*, p. 11ss.

un article pour l'une des grandes revues spécialisées, dans lequel il fait l'exégèse de ce texte dans les termes suivants :

Nous ignorons si ce texte est un extrait d'un roman, ou bien d'une biographie historique. Il est clair cependant qu'il a été rédigé dans un contexte religieux, au vu de certains des termes qu'on y rencontre : 'se consacrer', 'offrir' (de même famille que le mot 'offrande'), 'charitable', et 'hospitalier' (qui s'appliquait anciennement aux ordres religieux accueillant des voyageurs ou des indigents).

Le nom de la jeune femme dont il est question est hautement significatif. 'Sylviane' vient du latin *silva* qui signifiait « forêt ». Nulle doute, si l'on a affaire à un texte biographique, que les parents de Sylviane avaient choisi ce prénom parce qu'ils aimaient particulièrement les forêts. Ils ont donc dû souvent emmener leur fille en promenade en forêt. Ou bien, si l'on a affaire à un roman, son auteur devait lui-même affectionner les forêts et les promenades dans les bois devaient occuper ses loisirs.

Le texte montre la puissance évocatrice du français de la fin du XX^e siècle. Le mot *charmeuse* vient du latin *carmen* qui désignait un chant magique, d'où en français le sens « formule magique » pour le nom 'charme', et, pour notre adjectif, « qui exerce une action magique ». Le mot évoque ici le pouvoir de séduction de Sylviane qu'elle exerçait comme un pouvoir magique. Peut-être même son aspect charmeur avait-il été obtenu par quelque pratique occulte. Le substantif était aussi utilisé dans l'expression : *se porter comme un charme*, pour dire « jouir d'une excellente santé ». Il est clair, d'après le reste du texte, que Sylviane devait être en excellente santé. Le verbe 'embarquer' évoque le départ pour une croisière en paquebot sur la mer, avec l'idée de quelque chose de nouveau et d'exaltant qui correspond au contexte dans lequel Sylviane voulait débiter une nouvelle activité; à moins qu'il s'agisse d'une embarcation comme une barque ou un canoë, dans lequel on doit ramer, ce qui suggérerait l'idée de gros efforts, soutenus et persévérants : il en fallait effectivement à Sylviane pour apporter son aide aux malades en fin de vie. Le verbe 'aborder', au sens riche, confirme la présence dans le texte d'une métaphore maritime. Il s'utilisait pour le fait d'accrocher un vaisseau pour le prendre à l'abordage, ce qui suggère que Sylviane a ressenti la démarche de l'inconnu comme une agression. Le verbe s'employait aussi pour le navire qui atteint le

rivage, l'inconnu étant alors comparé à un navire et Sylviane à un rivage, un lieu d'arrêt : l'inconnu s'est sans doute arrêté un long moment auprès de Sylviane. Le choix du verbe 'cultiver' peut dénoter un intérêt de la part de Sylviane pour la botanique. Le mot 'performance' était utilisé dans le cadre sportif. Son usage dans ce texte indique que Sylviane considérait son activité auprès des malades comme une compétition sportive et donc qu'elle cherchait à être plus efficace que ses collègues pour apporter du réconfort aux malades.

La mention de la vitesse reflète la culture française de la fin du XX^e siècle. Les Français portaient en effet un grand intérêt à la vitesse. Ils avaient réalisé un avion supersonique appelé le Concorde qui était l'avion de transport de passagers le plus rapide au monde. De même, le Train à Grande Vitesse (TGV), lui aussi le plus rapide au monde, constituait le fleuron de la technologie ferroviaire française. Dans notre texte, les semaines sont probablement comparées au Concorde, ou au TGV.

Le mot 'patient' est lui aussi riche de signification. Il désignait celui qui sait attendre, ce qui indique que les malades devaient attendre longtemps pour être soignés dans les hôpitaux. De plus, le mot apparenté 'patience' désignait la vertu de celui qui sait *supporter* les désagréments. Ce qui indique que les malades étaient alors mis à rude épreuve : non seulement ils devaient *supporter* les souffrances entraînées par leur état de santé, mais aussi ils *supportaient* la médiocrité des services médicaux qui les prenaient en charge, et ils *supportaient* encore le montant des prélèvements sociaux élevés destinés à financer la sécurité sociale, qui, à ce que l'on sait par d'autres textes, était toujours déficitaire.

Le mot 'chef', du latin *caput* « tête », qui désigne ici celui qui assurait la direction du service dans lequel Sylviane œuvrait, indique une comparaison avec la tête qui dirige le corps humain.

Il est intéressant de porter attention aux temps verbaux employés dans ce texte. Le passé simple a des fonctions diverses : *elle s'embarqua* indique clairement la détermination de Sylviane, tandis que *elle offrit* montre qu'elle l'a fait une fois pour toutes et de manière définitive. Le changement de temps verbal à la fin du récit est significatif. Le chef de service utilise l'expression *être en train de faire* qui s'emploie pour une action qui est en cours, qui est inachevée et qui dure un certain temps :

cela suggère qu'il considérait Sylviane comme une personne lente dans son activité, peut-être même paresseuse. Piquée au vif, celle-ci réplique avec un passé composé (*j'ai repeint*) qui vise à souligner l'achèvement de sa tâche.

Le lecteur reconnaîtra que la présentation ci-dessus, tout en étant caricaturale, correspond à des manières de commenter les textes bibliques que l'on rencontre dans des commentaires et des prédications. Le problème fondamental, dans ce type d'analyse exégétique, c'est qu'elle méconnaît la manière dont le langage ordinaire fonctionne.

Notre connaissance et notre pratique de la langue française nous fait voir que ce type d'analyse importe dans le texte, par des biais divers, de multiples significations qui n'y figurent aucunement, ou encore qu'elle fait preuve de subtilité excessive en établissant des distinctions illusoire sur la base de la grammaire. Et c'est notre manque de familiarité avec l'hébreu et le grec bibliques qui induisent la tentation de faire de l'exégèse comme dans l'exemple ci-dessus : si nous parlions ces langues couramment, ce genre d'élucubrations ne nous viendrait pas à l'esprit.

De plus, comme le note Silva, lorsqu'on considère le commentaire ci-dessus, on est frappé de constater qu'en réalité, il n'aide en rien à la compréhension du texte. En fait, dans la situation imaginée, une bonne traduction en swahili du XXIX^e siècle aurait suffi à rendre le sens du texte de manière bien plus efficace.

Or, on est d'autant plus enclin au type de démarche illustré ci-dessus que l'on a dans l'idée que, puisque la Bible est inspirée, les textes qui la composent doivent véhiculer une richesse de signification extraordinaire. Il ne s'agit pas ici de dire que les mots de la Bible n'ont pas d'importance, ou qu'on puisse faire l'économie d'une exégèse visant à déterminer quelle est la contribution de chaque mot. Mais Dieu a utilisé, pour se révéler, le langage et la langue des personnes auxquelles il s'est révélé. Il a parlé de manière compréhensible, et, pour ce faire, a utilisé les langues de la manière dont ceux à qui il parlait les utilisaient. Nous ne nions pas non plus que le contenu de l'Écriture est très riche. Mais lorsqu'un discours est riche, on n'a pas besoin d'emprunter le type de démarche ci-dessus pour en dégager la richesse : c'est autrement que celle-ci s'exprime. De même, pour communiquer un contenu très riche, Dieu s'est servi du langage en respectant son fonctionnement normal. C'est pourquoi, au lieu de se lancer dans le genre de considérations dont nous venons de donner des exemples, il faut s'interroger sur la manière dont le langage ordinaire fonctionne, sur la façon dont les mots se combinent entre

eux pour donner du sens. C'est le rôle de la linguistique générale, qui observe les phénomènes de langage, de nous apprendre comment le langage fonctionne d'ordinaire (ou de nous en faire prendre conscience). Comme l'a écrit E. Nida : « c'est uniquement en considérant comment on utilise ordinairement le langage dans les contextes d'aujourd'hui que l'on peut pleinement déterminer la portée de l'usage biblique correspondant³. »

I. Présentation de la linguistique générale

À certains égards, la linguistique générale moderne peut apparaître comme une science jeune. Plus exactement, elle a connu un tout nouvel essor à partir de 1916, date de la parution posthume du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure. Cette publication a en effet entraîné une révolution dans la recherche sur le langage en ouvrant la voie à de nouveaux champs d'étude qui ont permis d'immenses avancées dans la compréhension du fonctionnement de ce phénomène humain. Cette nouvelle jeunesse de la linguistique générale explique qu'elle n'ait pas été prise en compte par les biblistes et les théologiens jusqu'à une époque récente. Bien des acquis de la linguistique moderne présentent pourtant une pertinence certaine pour leur discipline et demeurent encore trop souvent ignorés des étudiants et enseignants de la Bible.

On peut s'étonner de ce qu'il ait fallu attendre le XX^e siècle pour que la linguistique générale produise des résultats aux implications si importantes. Ce n'est pas que toute linguistique ait été inexistante avant cette date. Mais de nouvelles et fructueuses approches de l'étude du langage sont bel et bien nées à ce moment-là.

Avant le XIX^e siècle, on s'est beaucoup intéressé à l'histoire des langues en s'interrogeant sur la genèse du langage. Plusieurs théories s'affrontaient : par exemple, certains prétendaient que les premiers mots avaient dû être des onomatopées. Cette quête sur l'origine du langage s'est avérée impossible et elle est de nos jours généralement abandonnée.

Le XIX^e siècle a été dominé par la méthode comparative : il s'agissait de comparer des langues entre elles, souvent dans le but de remonter à un ancêtre commun aux langues étudiées. On a ainsi cherché à reconstituer les racines indo-européennes. Cette recherche s'inscrivait dans l'air du temps : c'était la vogue du comparatisme dans divers champs d'étude.

3. « Implications », p. 73.

Saussure nous a appris à considérer une langue comme un système à étudier pour lui-même. Sa démarche impliquait une manière toute nouvelle de poser les problèmes et des méthodes d'analyse nouvelles à mettre en œuvre pour les résoudre. Bien sûr, on ne doit pas ignorer que, depuis l'antiquité, des grammairiens s'étaient attachés à décrire les langues. Mais l'approche saussurienne demeure nouvelle sous plusieurs aspects : en ce qu'elle prend une langue comme un objet d'étude en soi, en ce qu'elle considère une langue comme un système organisé et structuré dans lequel tous les éléments se tiennent, et en ce qu'elle a dégagé, sur la base de cette conception, des principes fondamentaux qui ont réorienté toute la recherche linguistique. Ainsi la linguistique est-elle devenue structurale.

La linguistique générale du XX^e siècle a cependant eu mauvaise presse pendant longtemps. Cela est dû à des facteurs divers. Tout d'abord le caractère jeune de la linguistique structurale issue de l'approche saussurienne et le fait qu'elle a donné lieu à diverses disciplines qui se sont longtemps cherchées ou se cherchent encore pour certaines d'entre elles, en partant dans des directions multiples.

Ensuite, parce que, malheureusement, des penseurs très divers se sont tournés de manière hâtive vers cette nouvelle approche structurale de la linguistique, sans réellement prendre le temps de bien l'assimiler, pour lui emprunter des notions dont ils ont fait un usage « souvent discutable, maintes fois erroné », au service de thèses n'ayant aucun lien avec la linguistique. C'est Mounin qui l'écrit, dans son introduction à l'ouvrage *Clés pour la linguistique*, critiquant ainsi des gens comme Lévi-Strauss, Merleau-Ponty, Foucault, Barthes ou Lacan... En théologie, ou plutôt en exégèse, on peut ajouter à la liste le nom de Daniel Patte (qui a forgé ce qu'il appelle l'exégèse structurale, en la fondant sur une utilisation métaphorique de la théorie saussurienne, mais dont la valeur scientifique paraît douteuse).

II. Quelques notions et principes de la théorie saussurienne

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il sera utile d'introduire ici quelques notions ou principes de la linguistique saussurienne. D'autres viendront en cours de parcours.

1. La distinction entre langue et parole

Une langue est un ensemble de conventions. Elle comporte un système de signes et définit les possibilités de combinaisons de ces signes. Une langue est